

Un, aux républiques anciennes, sanglantes aristocraties portées sur leur char de triomphe par des foules de bipèdes rampans. Ici pour la première fois, les masses dominent : ce qu'elles désirent s'exécute, ce qu'elles abandonnent tombe. Veut-on un succès ? Il faut le leur demander. Exercer un emploi ? il faut le mendier et l'obtenir d'elles. La communauté est reine, et l'individu esclave ; il ne peut s'affranchir qu'en gagnant beaucoup d'or : signe unique du pouvoir, symbole devant lequel tous s'inclinent. Personne n'ignore les biens que donne la richesse ; personne ne conteste sa fécondité : à genoux donc en face du comptoir et de la banque, de l'atelier et de la fabrique ; à genoux en face de toutes les manufactures de Populencé ! Que l'intelligence se tourne tout entière vers l'amélioration matérielle ; qu'elle se consacre à rendre le pays fertile, les fleuves navigables, le minéral abondant, les produits nombreux ; qu'elle s'avise de spéculations poétiques, d'élan vers le beau, chacun se moquerait d'elle. Elle fera des journaux et les fera pour le peuple ; elle s'embarassera peu des formes, du style, de la pensée, de l'originalité, de la perfection ; elle ne sera plus que la servante salariée du bien-être matériel. L'éternelle loi de la nature est renversée : l'esprit est l'instrument du corps.

La littérature américaine a dû commencer par le journalisme. Chaque maison de poète était le bureau de rédaction d'un journal, imprimé sur papier gris ou jaune, tantôt in-octavo, tantôt in-douze. On y donnait toutes les nouvelles intéressantes : ventes de maisons, arrivées de vaisseaux, formalités judiciaires, achat d'esclaves ; enfin c'étaient des petites affiches. Le journal des *Etats-Unis* a toujours marché dans cette voie ; il s'est fait organe des partis, aussitôt que les partis sont nés, mais sans jamais prétendre à aucune force intrinsèque, à aucune valeur littéraire. A l'époque où nous écrivons, les journaux pullulent dans ce pays.

Franklin, dont le nom n'est pas même cité par les auteurs modernes qui se sont occupés de ce qu'ils appellent la littérature des Etats-Unis, est le premier qui, parmi les colons, ait montré quelques-unes des qualités de l'écrivain. Ses *Essais*, imprimés dans le journal de son frère, se rapprochaient à la fin du style d'Addison et de celui de Goldsmith. On y cherchait en vain la naïveté piquante de ce dernier, le *l'infidélité irlandaise*, et le bon ton semi-puritan du *Spectateur*. L'humour de Franklin était plus humble, plus rustique, plus économique : elle sentait le marchand et l'artisan ; elle était fort peu littéraire, mais elle offrait le cadre presque complet d'une vie honnête et industrielle ; le *Bonhomme Richard* a fait le tour du monde.

Benjamin Franklin a rimé quelques vers dont nous ne parlerons que pour mémoire, et qui peuvent se classer pour la force poétique tout auprès des *Quatrains du sieur de Pybrac*. Peu de temps après sa mort, la carrière poétique des Etats-Unis s'ouvrit par un poème épique, la *Colombiade*, de Joël Barlow. Le sujet, la découverte du Nouveau-Monde, était magnifique. Rien de plus ennuyeux que ce poème ; et faut-il le dire ? cet ennuï est commun à la plupart des poèmes nés en Amérique.

Nous avons expliqué cette énigme. Le bon sens règne sur le pays de Franklin. Voulez-vous chercher la partie poétique de cette civilisation nouvelle ? C'est précisément celle que le bon sens dédaigne, celle qui n'a encore aucune expression littéraire. Voici, dans les forêts *distantes*, et dans les vastes prairies, des bacchantes

chrétiennes : au centre d'une foule enivrée, un prêtre orgueilleux qui se dit chrétien, des danses effrénées et des hurlemens insensés, une exaltation qui rappelle les corymbantes antiques. C'est le génie de l'inspiration puritaine, rendu furieux par l'isolement, exalté par la vie sauvage et la longue absence des cérémonies religieuses. Ces *extases* ou *ravivemens* de la foi, sont terribles et grandioses ; les arrière-neveux des Américains modernes y trouveront de la poésie. Voici encore la lutte des planteurs et de la nature, celle des *trappeurs* et des sauvages ; brutalité, férocité, existence de meurtre et de vol ; je vous le répète, toute la poésie de l'Amérique. L'Amérique civilisée la voit d'un œil de souverain mépris.

En général, elle se renferme dans la genre de l'idylle. Ce mode pastoral, assez bon de sa nature, se resserre encore dans des limites plus étroites, lorsque le contact des peuplades guerrières et nomades, la lutte avec la nature sauvage et la voluptueuse rêverie du berger s'en trouvent bannis. Telle est la muse américaine. Qu'elle se garde bien de se montrer passionnée ou trop tendre ! Gare la censure du ministre calviniste ! Point d'excès : le décorum n'admet pas l'excès. N'admirez jamais la nature avec trop de ferveur, vous tomberiez dans le panthéisme ; contentez-vous d'une espèce d'idylle bourgeois ; il vous est défendu de lui prêter la sensibilité larvoyaute et la nuance gris rose de Salomon Gessner. Un peuple marchand trouverait cette sensibilité absurde. N'allez pas y jeter non plus cette odeur de pipe, de bière ou de cidre, que Voss, en Allemagne, Philips, en Angleterre, ont si plaisamment, quelquefois si gaïement répandue sur la pastorale, devenue un Tableau de Teniers. On est sévère sur l'étiquette en Amérique ; quand on est riche, on prétend au bon ton. Voyez que d'obstacles ! que de chaînes ! quelle contrainte ! Pauvre poète américain ! chante comme tu pourras, dans ta cage puritaine, sous ton niveau populaire, les ailes proprement coupées, sans nid de feuillage et sans ciel d'azur.

D'ailleurs, il y a peu de *mal-être* en Amérique ; la poésie souffre de cet état prospère. Le *mal-être* qui les grands poètes. En Amérique, dès qu'un citoyen est mécontent, qu'un fils trouve sa légitime trop couffe, qu'un banqueroutier se lasse de sa cinquième banqueroute, il y a, pour tous ces hommes, la ressource du désert, ressource honorable et réhabilitante, colonisation incessante et facile. On désfriche, on exploite, on travaille, et nul n'y trouve à redire. La société compte sur cet exutoire perpétuel. Mais aussi elle n'a pas de lord Byron, que les souffrances des salons grandissent et irritent ; pas de chapelain Crabbe qui ait vécu à l'école de la FAIM et de la souffrance ; pas d'Ebenzer Elliot, qui se plaignit en vers éloquentes de n'avoir pas de pain ; pas de Lamartine, que les tourmentes de l'empire et de la restauration aient ramené à la poésie religieuse ; pas de Béranger, qui exprime avec un sourire amer le désillusionnement des peuples. Hélas ! que d'amertume sans doute chez tous ces poètes ! que d'angoisses dans l'inspiration de leurs chants. L'Amérique septentrionale est trop heureuse aujourd'hui de son *exercice* physique pour produire rien qui en approche.

On ne me forcera pas, je l'espère du moins, à donner une liste complète des poètes américains. A la tête d'un recueil intitulé *Selections from the American poets*, l'éditeur, afin de repousser l'accusation intentée contre son pays, cite une grande quantité de poètes nés à Baltimore,